

**Colette Soler**

## **La mère dans l'inconscient \***

Pour parler de ce thème de la mère dans l'inconscient, nous disposons de deux sources qui se ramènent d'ailleurs à une seule. Ce sont les analysants témoignant des objets de leur libido. Tous disent quelque chose de leur rapport à leur mère et quelques-uns ou plutôt quelques-unes parlent en outre des enfants dont elles sont les mères. De là viennent toutes les conceptions qui ont été développées dans le mouvement analytique.

### **Faits de discours**

Évidemment, la mère n'est pas seulement présente dans le discours analytique. Elle l'est aussi dans le discours commun. Il n'est pas d'époque qui n'ait pas développé un discours sur la mère, corrélatif de sa fonction réelle dans le lien social, celui de la famille ou hors de celle-ci. Le discours actuel enregistre des changements importants quant à la situation des mères. Je les énumère sans les développer, car ce n'est pas mon objet. Il y a d'abord évidemment pour les femmes l'accès au travail et l'indépendance économique, même si la parité n'est pas encore parfaite sur ce point. Deuxièmement, plus important pour notre thème, la maîtrise croissante de la reproduction avec la contraception – déjà ancienne –, la procréation assistée qui rend possibles les enfants sans père, et même sans grossesse avec les mères porteuses là où elles sont autorisées. Troisièmement, l'évolution des familles, leur instabilité statistiquement croissante qui assure, sinon le pouvoir des mères, du moins leur prévalence dès lors qu'elles s'imposent comme le seul personnage stable au sein des reconfigurations familiales. J'ajoute un quatrième facteur

\* Texte présenté lors des journées d'étude « Les femmes et les liens sociaux contemporains », Praxis-FCL Italie et École de psychanalyse du Champ lacanien, le 28 mai 2005.

sur lequel on n'insiste pas assez selon moi : celui de l'éducation de plus en plus assistée dans nos sociétés, la prévalence des mères étant compensée par la montée des professionnels du psychisme, pédiatres, pédopsychiatres, psys divers, autrement dit tous les orthospécialistes du corps et du psychisme, qui imposent leurs critères de la normalité. Sans parler de l'école. Le délire social de l'évaluation et du contrôle n'est pas aujourd'hui seulement au niveau des initiatives d'État quant à la santé publique et aux thérapies qu'elle est supposée appeler. Il est interne au champ psy, la méconnaissance en plus peut-être. Et de fait, aujourd'hui, les mères sont évaluées de partout, tout comme leurs enfants, au nom d'un savoir supposé du développement, se réclamant de la science bien sûr. L'un des résultats est la montée d'une *doxa* faite de méfiance et de crainte à l'égard des dégâts éventuels des mères. Or, n'oublions pas que le discours des inconscients individuels n'est pas disjoint de ce contexte. Il en est pétri autant d'ailleurs que des discours de la théorie analytique que la vulgarisation diffuse à profusion.

### **Le premier objet**

Dans la psychanalyse, je suis frappée par le contraste entre la position de Freud et la *doxa* qui dérive des postfreudiens eux-mêmes. Freud a mis l'accent sur la mère comme premier objet de la libido, premier lieu, première cible des pulsions du petit pervers polymorphe. Il a donc souligné le poids érotique de la mère. Il a certes précisé que c'est un objet qui se perd et que même il est à perdre *via* le complexe de castration pour que la libido puisse, grâce à ce détachement, s'épancher vers d'autres objets, mais il évoque toujours positivement cette fonction maternelle, et il va même jusqu'à affirmer que c'est en elle que s'enracinent toutes les possibilités d'amour et de sensualité des sujets. Pas le moindre procès de la mère chez Freud ! D'où sans doute sa surprise, voire son incrédulité, face à la haine qui vise la mère dans le discours analysant, et qu'il mit fort longtemps à entériner. Autant le mépris des femmes lui paraît comme naturel, autant la haine de la mère lui reste énigmatique. C'est chez les femmes qu'il l'a découverte, c'est connu. Je ne pense pas pour autant qu'elle soit absente chez les hommes quoiqu'elle n'y soit pas identique du fait de l'incidence phallique, différente selon les

sexes. Il est sûr que chez les femmes elle crie plus fort, mais chez les hommes elle passe davantage à l'acte, et sous deux formes majeures : c'est un des composants essentiel du refus de la paternité, et, en cas de paternité, elle se donne ensuite libre cours, libre cours de parole notamment, à l'égard de la mère des enfants sur qui tous les reproches se réactualisent à l'envi.

Comment en arrive-t-il finalement à ces conclusions ? C'est non pas simplement à partir de ce que disent les patients, comme on aime à le formuler aujourd'hui, mais plutôt à partir de ce qu'ils ne disent pas. Je m'explique : Freud va du symptôme à l'inconscient par le déchiffrement. B.A.BA. Mais ce qui se déchiffre, c'est justement ce que le sujet ne dit pas et qui pourtant transpire dans toutes ses associations. Les symptômes dans la psychanalyse sont essentiellement ceux du lien aux objets (objets d'amour, ou de jouissance), lien toujours mystérieux certes mais pas anarchique, placé plutôt sous le signe de la répétition. Et c'est en déchiffrant les répétitions de la vie amoureuse que Freud arrive à situer la mère comme l'objet primordial visé par les pulsions. Dans la suite, Mélanie Klein s'est maintenue dans la même ligne, tandis que le Middle group, Balint, Winnicott notamment, a commencé à aborder la mère comme le lieu des reproches, c'est-à-dire, pour ceux qui sont dans l'option de Lacan, lieu de la demande.

Pour ce qui est de Lacan, il est sûr qu'il ne récuse pas Freud, j'en veux pour preuve le Séminaire *L'Éthique*, où il fait de la mère la Chose comme lieu des pulsions, mais il est entré dans la question par une autre porte. La mère concernée en premier lieu, celle qui va avec le seuil de la subjectivité et de l'inconscient, n'est pas la mère en tant que génitrice du corps, car le seuil de la subjectivité, c'est le langage, qui conditionne l'inconscient freudien déchiffirable, lequel est impensable chez l'animal.

### **La fonction maternelle**

Il a donc mis l'accent sur sa fonction première dans le langage. C'est elle, en effet, ou son substitut, qui transmet la langue, et plus que la langue, le discours premier qui structure les pulsions et qui, véhiculant les mots du corps liés aux besoins, manifeste la demande maternelle avec ce qu'elle laisse entendre dans l'implicite de son

désir. Donc, bien que dans le réel le corps à corps soit indubitable, dans la subjectivité la mère est la mère du langage : une puissance, qui dispose du tout-pouvoir de la réponse, autrement dit de l'offre. Elle est l'Autre primordial, lieu du discours oraculaire auquel l'enfant est exposé de plein fouet, sans défense, du fait de sa prématurité biologique, élément réel qui l'expose aux prises du symbolique.

De ce fait, dès les premiers soins, il revient à la mère de civiliser l'organisme qui a perdu ses instincts, afin d'« humaniser » l'enfant. Cette fonction relève de ce que j'appelle une « police du corps », en gardant au terme de police ses diverses nuances, la régulation passant et par l'assimilation de la norme et par la contention forcée. Expressivité, postures, exercice des appétences, rien n'échappe à l'ordre de la civilité. Buñuel a d'ailleurs joué à plaisir de sa contingence dans son film *Le Charme discret de la bourgeoisie*. Impossible cependant de civiliser l'organisme sans faire parler le sujet, et à ce niveau la mère a « des effets d'inconscient », comme Lacan le précise dans *Encore*. Ce n'est pas par hasard que l'on nomme langue maternelle celle qui, à l'origine, fut en prise sur le corps – quel que soit d'ailleurs le personnage qui l'a transmise.

On conçoit que des abus soient possibles entre cette puissance à la fois réelle et symbolique et cette impuissance du petit prématuré. Bien que les mères soient sous surveillance, je l'ai dit, la relation mère-enfant est peut-être la seule aujourd'hui qui ne fasse pas complètement exception au principe sadien : j'ai le droit de disposer de ton corps... D'autant qu'une femme peut trouver dans la maternité l'objet compensatoire de ses déceptions d'origine. Il y a sans doute bien des façons de trop chérir un enfant, mais Lacan n'a pas reculé à évoquer le « service sexuel » de la mère qui est à mettre en balance d'ailleurs avec le laisser-tomber, qui existe lui aussi. De l'un à l'autre, on conçoit que, même dans le meilleur des cas, le personnage maternel génère de l'angoisse, et de façon quasi obligée dans les phases de séparation.

Je ne m'arrête pas davantage sur ces points que j'ai développés ailleurs, mais je veux insister sur le fait que, abus ou pas, l'assujettissement d'origine est un passage obligé. Au-delà des conjonctures singulières plus ou moins traumatiques, ce fait explique largement la généralité des reproches faits à la mère. Reproches en tout genre,

mais qui sont tellement inscrits dans la structure de la relation que, j'ai eu l'occasion de le dire, s'il n'y avait rien à lui reprocher, ce serait encore un reproche, celui d'être trop parfaite. Nul n'y échappe, même s'il s'avère qu'ils se présentent différemment selon les sexes et prennent plus fréquemment la forme du ravage pour la fille.

Cette captation dans la fonction maternelle, bien nécessaire par ailleurs, doit trouver sa solution pour que le sujet puisse sortir de l'enfance. Le fait est si massif que, rareté, tout le mouvement analytique s'accorde, sous une forme ou sous une autre, pour dire qu'entre la mère et l'enfant il faut un principe de séparation qui lui permette de se déprendre de cette relation trop exclusive. Cela ne saurait se faire sans déception, angoisse ou douleur. Occasion de vérifier ce que notre époque semble oublier parfois, à savoir que l'amour, ici celui de l'enfant, pour précieux qu'il soit, ne suffit pas à tout et que, quand il va jusqu'à vouloir éviter à l'enfant les épreuves du détachement, il devient franchement nocif.

Ce principe de séparation a été conçu de façons diverses. Freud en trouve le ressort dans le complexe de castration, plus précisément dans la découverte de la castration maternelle. Lacan de son côté a accentué dans la mère la dimension du manque qui fonde son désir, à entendre comme le désir sexué de la femme, qui la fait pas toute à son enfant. Les formules diffèrent certes, mais le noyau de la thèse est le même et implique la nécessaire rupture de la dyade mère/enfant.

Que peut-on alors attendre de mieux de l'amour maternel ? Rien d'autre, s'il est vrai qu'il n'y a d'amour que d'un nom, qu'un amour à la fois partiel et particularisé. Un amour qui ne soit pas anonyme, et qui réfère son existence à un nom : le nom de celui et celle d'où il vient, aussi bien que le nom qui lui est attribué par l'amour qu'on lui porte.